SANG ET EAUX VIVES

CATHY HUNE

PREFACE

Un individu moral est représenté comme celui qui a une connaissance du bien et du mal, de la morale (règle de vie et de bienséance d'une société). C'est aussi quelqu'un qui est proche de la spiritualité, quelqu'un qui réfléchit non pas avec son intellect mais avec son âme et son cœur. Albert Jacquard dans son livre

Petite philosophie à l'usage des non philosophes parle d'un socle commun à l'ensemble des morales**,** nécessaire dans notre société. Ce socle pourrait consister à l'affirmation du respect dû à toute personne.

Le mal est défini comme ce qui cause de la douleur, de la peine, ce qui est mauvais, nuisible, pénible pour quelqu'un. C'est aussi ce qui est contraire à la vertu, à la loi morale, au bien.

Un esprit peut basculer vers le mal suite à un événement traumatisant ou à force de vivre dans un environnement haineux. Des facteurs peuvent faciliter cette descente aux enfers comme une justice injuste et partiale, une religion dogmatique ou une science inhumaine.

Ce recueil est, pour moi, l'occasion de voyager à travers l'âme humaine se débrouille pour gérer cette éternelle lutte du bien contre le mal. Les étapes de ce périple, ce sont des questions comme :

- Qu'est ce qui fait qu'un individu normal devienne un monstre ?
- Le mal l'emporte-t-il sur le bien ?
- Le temps, ce fossoyeur, n'est-il pas un rempart puissant contre nos démons ?
- Est-ce à ce moment où l'homme perd son essence humaine pour se rapprocher de la bête primitive, instinctive ?
- Est-il assez fort et assez intelligent pour combattre ce qui est contraire à ce pourquoi il a été créé : vivre dans une société morale ?

Ce n'est pas un traité de criminologie mais un recueil de contes philosophiques. Mon personnage principal est toujours un esprit qui va devenir criminel ou subir la méchanceté des autres. Pour terminer, je préviens mes lecteurs et lectrices que, derrière cette banalité et cette simplicité, se cache une réflexion profonde sur le pourquoi et le comment de l'existence du mal. J'écris idéalement pour un lecteur actif, qui réfléchit, se pose des questions et qui ne se contente pas de lire des simples mots.

« La tâche que je m'efforce d'accomplir consiste par le seul pouvoir des mots écrits, à vous faire entendre, à vous faire sentir, et avant tout à vous faire voir. Cela et rien d'autre, mais c'est immense » Extrait de la préface des Nègres du Narcisse de Joseph Conrad

SOMMAIRE

Préface 02

Histoire une 04

Histoire deux 08

Histoire trois 13

Histoire quatre 16

Histoire cinq 22

Histoire six 25

Histoire sept 28

Histoire huit 34

Histoire neuf 38

Histoire dix 41

Bibliographie 45

Remerciements 46

Khalil Gibran : « qu'est ce que mourir sinon se tenir dans le vent et se fondre dans le soleil ? » extrait du Prophète

HISTOIRE UNE : UN PARADIS DIABOLIQUE

La souffrance est intrinsèque à toute vie. Ce n'est qu'un maillon faible. Baudelaire en a donné une magnifique définition en écrivant : «Soyez béni, Mon Dieu, qui donnez la souffrance comme un divin remède à nos impuretés »[1] Cette tolérance nous permet d'accéder à notre moi le plus profond, et en dégager ce qu'il y a de mieux en nous, ne serait ce que pour nous affranchir de cette douleur. Un être ne se révèle réellement que quand il souffre. Sans la souffrance, avec seulement la mort au bout, la vie n'a aucun sens et elle devient insipide. Si l'être humain n'a pas goûté au fiel de la vie, il reste une coquille vide,

Que se passerait-il si, dans un monde, la mort et la souffrance n'existaient pas ? Quelles seraient les conséquences sur la vie et notre devenir ?

≈≈≈≈

Il était une fois un monde appelé « terre incognito », peuplé d'un milliard d'humains répartis dans une multitude de « villages ». Ces petites villes étaient toutes structurées de la même manière : des maisons habitées d'un couple et de deux enfants, un temple (notre église), un magasin de viande (une boucherie), un autre d'habits et trois maisons de couleurs. Une messe était célébrée au temple une fois par jour pendant dix minutes : le temps de choisir un chiffre de un à cinq et de lire le texte correspondant. La « bible » était composée de cinq textes, commune à tous les peuples de ce monde. Tous les villages étaient identiques dans leur disposition mais le nombre de maisons variait selon le nombre d'habitants. Les trois maisons de couleur étaient destinées à un but bien précis. Une rouge : une personne rentrait et ne ressortait jamais, une rose : une femme rentrait et ressortait enceinte, et une verte : une femme rentrait et ressortait accompagnée d'un homme. Ce qui se passait dans ces maisons, personne n'en savait rien, ne voulait rien savoir. La population était composée d'un nombre

[1] Phrase extraite de Spleen et Idéal qui est la première des six sections de son recueil de poème : les fleurs du mal.

égal de femmes et d'hommes et d'enfants, d'un sage reconnaissable à sa barbe (personne d'autre n'en portait), d'un prêtre (le seul à avoir des lunettes), d'un jardinier sans signe distinctif.

Les magasins étaient gérés par les habitants. Le commerce n'existait pas, ni le troc, ni l'échange. Chaque habit était apporté par un habitant et servait à un autre habitant. Le système était le même pour la nourriture. Chaque personne produisait sa nourriture et apportait une partie au magasin pour les autres. Rien n'appartenait à personne. Les frontières n'existaient pas et chaque village cohabitait de manière autonome, dans une courtoisie, une bonne humeur

et une politesse extrêmes.

Le courrier postal se faisait comme chez nous. Une adresse aux normes s'écrivait toujours comme cela :

Monsieur X(nom) et Madame Y (nom)

Maison 50

Village 200

Tout était numéroté et les personnes qui naissaient recevaient un nom (n'importe quoi : lieu, outil, etc.).

Les plantes et les belles fleurs étaient luxuriantes grâce à un climat tempéré, quoique venteux.
Le soleil brillait et la pluie ne tombait que 2 ou 3 mois par an.

Un jour, Madame Vent de la maison 300 et du village 50, née un jour de vent donc le prêtre l'avait appelée Vent, s'évanouit en plein milieu de la place alors qu'elle venait de prendre un vêtement au magasin. Longtemps, personne ne se soucia d'elle. Elle lâcha son vêtement qui s'envola pour atterrir dans le panier de légumes de Monsieur Poix. Celui-ci se demanda ce qui lui arrivait et d'où venait ce vêtement qui ne lui appartenait pas. Entre temps, cette femme s'était relevée et s'était mise à la recherche de sa possession. Elle se retrouva nez à nez avec Monsieur Poix et lui demanda de lui rendre son bien. Le verbe "rendre" était inconnu dans le vocabulaire de ce monde puisque la notion de propriété n'existait pas. Ce Monsieur ne comprenait pas ce qu'elle demandait alors il alla chercher le sage et le prêtre pour une explication. Ils arrivèrent très vite et en même temps. Ils demandèrent d'une même voix quel était le sujet de la dispute. Ce vêtement appartenait au Monsieur puisque qu'il le tenait à la main. La dame, pas bien de nouveau, trouva le courage de dire ce qui s'était passé. Le vêtement était à elle puisqu'elle avait été la première à le prendre au magasin. Le sage répondit que c'était le Monsieur qui tenait l'objet du délit et que c'était la femme à prouver le bien-fondé de ses dires. La femme, suppliante, lui dit qu'elle voulait reprendre cette étole de laine car elle était malade

et qu'elle désirait avoir plus chaud. La "maladie" n'existait pas dans le vocabulaire. Le prêtre rentra dans la conversation en disant qu'obéir au règlement était un des commandements de Dieu et qu'il n'était pas permis d'employer des mots barbares pour tenter de justifier sa faute. Il rajouta qu'elle gémissait comme un animal alors que l'homme était en bonne santé et possédait cette écharpe. La femme répétait qu'elle était malade et que le vêtement lui avait échappé mais ce n'était pas de sa faute car elle s'était évanouie car elle souffrait. "Souffrance" : encore un mot inconnu de ces gens. Le prêtre se mit en colère et dénonça les mots étranges voire calomnieux de cette femme. Et puis, elle était par terre comme un animal, donc c'était peut-être un animal. Le sage intervint. Elle avait un langage certes bizarre, mais elle parlait, contrairement aux animaux. Mais elle n'était pas sur ses deux jambes, comme les humains, donc il se pourrait que le prêtre ait raison. Le prêtre annonça que seule l'heure de dormir était réservée à la position verticale donc il faudrait que cette femme soit punie. Qu'on la mette dans une cage sans nourriture, sans vêtement et bien en vue de tout le monde. Le sage et le prêtre se félicitèrent du bon et rapide déroulement de cette affaire. Ce cas était fort simple.

La femme suppliante, pleurante et de plus en plus malade, fut mise dans une cage laissée dans une maison mise à disposition par un couple. A partir de ce moment là, une foule grandissante vint la voir.

Elle souffrait dans sa chair et dans son âme. Pourquoi ces gens qu'elle côtoyait tous les jours étaient-ils si cruels ? Qu'est ce qu'elle avait fait pour subir cette torture ? Ces supplications et ses gémissements étaient une source d'amusement comme du cirque pour nous. C'était extraordinaire, personne n'avait jamais vu cela. Les gens venaient la voir après la journée de travail pour se distraire. Le sage et le prêtre étaient là des heures entières à commenter sa souffrance et ce qu'elle devenait au fil du temps. Ces gens la considéraient comme une bête qu'on exhibait. Pour le prêtre, considérant que cet état de fait n'était pas écrit, il n'existait pas. Pour le sage, ce qui n'était pas connu était barbare et inconcevable.

Très affaiblie par la maladie, la pauvre femme ne dura pas longtemps. Il y eut arrêt des fonctions cardio-respiratoires, le cœur s'arrêta de battre, la circulation sanguine s'interrompit. Peu à peu, le corps se refroidit. En l'espace d'environ 24 heures, sa température s'équilibra avec celle du milieu ambiant : une pièce fermée et chauffée. Pendant ce temps, le sang était descendu sous l'effet de la gravité, s'agglutinant dans les parties plus basses du corps. La lividité cadavérique —une coloration bleue ou pourpre de la peau— avait commencé à apparaître à ces endroits. Une douzaine d'heures après sa mort, le phénomène avait atteint son intensité maximale. Les muscles du cadavre, quant à eux, s'étaient durcis de plus en plus, à mesure que le calcium s'y était amassé. Cette rigidité avait touché d'abord la nuque, les paupières et la

mâchoire, puis s'était étendue graduellement. Cela a pris douze heures, à l'ensemble de l'organisme. Elle avait duré près de deux jours et avait disparu progressivement pendant que le public ébahi et ravi pouvait voir se dessiner sur l'abdomen, au niveau de l'intestin, une première tache verte de putréfaction. La décomposition des tissus humains de cette femme s'était faite en deux temps : l'autolyse et la putréfaction. L'autolyse –ou autodigestion– avait débuté environ quatre minutes après le décès : les cellules, privées d'oxygène et d'apport nutritif, moururent, détruites par leurs propres enzymes. La putréfaction s'était manifestée quand cette réaction biochimique d'autodestruction cellulaire avait bien progressé. Les bactéries et autres micro-organismes se sont attaqués aux tissus, où ils trouvaient maintenant quantité de fluides riches en nutriments. Les bactéries ne furent pas les seules à se partager le «repas». Rapidement, dans la première heure suivant la mort de cette suppliciée, les mouches détectèrent une odeur qui les attirèrent. Elles pondirent leurs œufs dans les orifices naturels (narines, bouche, oreilles), les yeux. Quelques jours plus tard, leurs larves ont écloses éclos et se sont nourries des tissus humains. La tache verte sur l'abdomen avait pris de l'ampleur, s'était étendue au thorax. Les gaz produits par les bactéries se sont accumulés. Des sortes d'ampoules se sont formées sur la peau qui avait commencé à se décoller. Le visage s'est boursouflé, les yeux ont bouffi, la langue est ressortie. L'abdomen s'était gonflé. Quelques semaines plus tard, la peau, les cheveux et les ongles se sont détachés. Le corps a noirci. Des liquides ainsi que des gaz ont été expulsés par la bouche et le nez. Les principaux organes ont éclaté. Le tout a dégagé une forte puanteur.

La femme mourut dans d'épouvantables spasmes et dans une puanteur indescriptible… sous les applaudissements frénétiques du public. Ils furent extasiés devant cette performance. Ce fut la bousculade autour de la cage quand elle se décomposa. La vue de cette peau qui se détachait, de ses yeux qui se révulsaient, de cette odeur de corps en putréfaction était pour ces gens le summum du summum. Pour le prêtre et le sage, un spectacle grandiose et fascinant, ils ne comprenaient pas ce qu'ils voyaient et ne cherchaient pas à comprendre.

Finalement, il ne resta qu'un squelette et les dents. A ce stade là, les gens s'en allèrent, le spectacle était terminé. La cage fut transportée dans un terrain vague à l'extérieur du village et laissée comme cela.

Le seul du village qui n'alla pas la voir fut le jardinier, occupé avec ses plantes. Il voyait vivre et mourir, donc la décomposition et la mort n'avaient plus de secret pour lui. Il fit pousser des fleurs autour de la cage qui devint le tombeau de cette pauvre femme.

Un jour, il savait qu'il irait dans cette maison rouge sans savoir pourquoi…

Saint Augustin : « (…) D'où me vient donc de vouloir le mal et de ne vouloir le bien ? Est-ce pour motiver un châtiment que je subisse justement (…) » extrait des Confessions, VII, 3, 5

HISTOIRE DEUX : VENGEANCE INUTILE

Le bien et le mal sont deux faces d'une même pièce : notre âme. Nous nous servons d'un mode d'emploi pour trier le mal du bien et ne garder que la bonne graine : c'est notre conscience. Notre libre arbitre nous pousse à avoir ce choix perpétuel.

Que se passe-t-il quand un coup dur de la vie fait exploser cet arrangement et fait voler en éclat nos sentiments ou notre raison ? Quel monstre pouvons-nous devenir ?

≈≈≈≈

Qu'est ce qui s'est passé ? Qu'est ce qui vous a poussé à faire cet acte odieux ? demanda le Monsieur à Chloé. Elle ne répondit ni la première ni la douzième fois.

Moi, je connais son parcours. Je sais ce qui l'a motivée pour tuer.

En 1945, Chloé vivait seule avec sa maman, dans un petit village français.

Ses amies et ses professeurs appréciaient sa bonne humeur, sa gaieté, son intelligence et son courage.
Chloé était une adolescente de quinze ans, au regard doux et aimant. Elle était toujours bien habillée et gardait ses cheveux sur ses épaules. Elle aimait jouer, parler toute seule avec ses poupées, organiser des banquets avec sa dinette que son père lui avait offert avant de disparaitre à la guerre. Jardiner constituait la chasse gardée de sa mère, travailleuse et solitaire. Elle passait des heures à cultiver ses légumes : persil, navets, poireaux, courges, potirons, salades, radis ou à choisir des fruits au marché chaque jeudi et vendredi. Pendant les repas du matin au soir (le reste du temps elle mangeait à la cantine), elles se parlaient beaucoup de ce qu'elles avaient fait, vu ou entendu. Sa mère lui montrait toute fière son jardin, comme ses légumes poussaient bien. La mère et la fille avaient toutes deux une bonne fourchette.
Chloé ne s'étonnait pas de n'avoir aucune privation comme la plupart de ses copines mais elle n'en faisait jamais cas comme elle l'avait promis à sa maman. Celle-ci était excellente cuisinière et avait appris à sa fille unique à cuisiner des pommes de terre sur toutes les formes, pour ne donner qu'un exemple. Comme elle était très gourmande, sa mère lui faisait des tartines de confitures, de miel, de chocolat. Elle aimait bien la bonne soupe de légumes bien chaude le soir après la classe et le chocolat fumant le matin.

Ce matin là en mai 1945 à sept heures, elle finissait de s'habiller dans sa chambre et se préparait à boire ce délicieux chocolat. Sa maman coupait des tranches de pain croustillant. Chloé entendit alors la porte s'ouvrir brusquement et une voix gutturale et agressive parler durement à sa mère. Celle-ci disait non en allemand. Chloé se mit dans un coin pour voir ce qui se passait sans être vue (la maison était vieille et regorgeait de coins qui servaient de cachette). Elle entendit des vêtements se déchirer, un corps tomber. Sa mère hurlait, criait. Elle entendit aussi des ceintures se défèrent et des rires. Elle était tétanisée par la peur et ne bougeait plus. Personne ne regardait l'étage. Puis longtemps après, elle entendit un coup de feu et la porte claquer. Elle était en retard pour l'école mais peu lui importait. C'est seulement à ce moment là qu'elle sortit de sa cachette et vit ce qu'aucun enfant ne devrait avoir à regarder : sa mère agonisante baignant dans son sang, nue et les jambes écartées. Chloé comprit et alors une ombre malfaisante et haineuse s'engouffra dans son âme vierge et bouscula les remparts fragiles de sa conscience d'adolescente.
Cette haine prit ses aises et ses quartiers dans cet esprit en jachère. Sa mère mourut bien vite et Chloé devint l'ange de la mort qui allait la venger coûte que coûte.
Elle prit ses affaires et de la nourriture, but son chocolat, mangea ses tartines et quitta le village définitivement sans se retourner.

Pour retrouver cet homme deux indices : sa voix particulière et une odeur de musc caractéristique. Elle laissa le corps supplicié de sa mère sur le sol froid d'une cuisine devenue glaciale, toute tendresse, toute humanité s'étaient envolées bien loin d'elle. Elle barricada son cœur d'épines et ne se voua qu'à sa seule vengeance.

La suite de son récit reprendra dix ans plus tard. Ses beaux yeux bleus mer étale étaient devenus presque gris soir d'orage, elle portait ses cheveux en un chignon impeccable et sévère. De six centimètres plus grande, c'était une femme frêle mais solide, au regard d'hiver, enveloppée dans des vêtements toujours sombres et amples que nous allons retrouver. Aujourd'hui, elle est radieuse, elle a enfin retrouvé l'homme qu'elle cherchait depuis une décennie. Il a la même odeur et la même voix. Elle habitait un petit appartement bien tranquille racheté pour une bouchée de pain à une personne âgée, décédée depuis. Chez elle, c'est spartiate, des meubles utiles (placard, lit, tables, chaises), pas de livres ni d'appareils de musique, uniquement la tv. Elle travaillait dans une boucherie chevaline à deux pas de chez elle, comme vendeuse à plein temps pendant longtemps, maintenant, elle avait son vendredi et son week-end. Ses moments de loisirs, elle les passait à ruminer sa vengeance qu'elle voulait flamboyante, grandiose. Elle ne sortait que pour faire ses courses ou pour aller à la recherche de son ennemi. Par des moyens que Chloé garda pour elle, elle avait retrouvé cet homme et allait pouvoir mettre en marche ses plans. Il vivait avec sa mère et sa sœur, dans une maison dans la banlieue proche et chic de Paris. Grâce à son argent, il avait passé les mailles du filet de la Résistance. Il n'avait pas fait assez de tueries pour que le procès de Nuremberg ne retienne son nom.

Vous voulez lire la suite ? Il est en vente sur ce site !

L'extrait vous a plu ? Alors achetez le recueil complet auprès de l'auteur !